

Un « mort » à réveiller

par ANDRE FONTAINE

Le Club de l'Horloge, qui réunit un certain nombre de têtes pensantes de la droite plus ou moins nouvelle, ne s'intéresse apparemment pas à un public trop démuné. Le dernier numéro — le troisième — de sa *Lettre d'information*, publié sur quatorze pages, format commercial, est vendu 20 francs. Il est vrai qu'il annonce une nouvelle de première grandeur : « *La fin du socialisme* », et l'illustre par un dessin du meilleur goût : une rose qui perd ses pétales dans le poing d'un squelette.

Pas le moindre point d'interrogation pour nuancer ce titre. Les deux tiers des pays membres des Nations unies ont beau se réclamer, sincèrement ou non, d'une forme ou d'une autre du

socialisme, M. François Mitterrand à beau se situer à égalité, dans les sondages, malgré tous les efforts de M. Georges Marchais, avec celui qu'il appelle le « *candidat sortant* », nos clubistes n'éprouvent pas le moindre doute : le socialisme agonise. A preuve, les échecs électoraux successifs de la social-démocratie dans les pays scandinaves, aux Pays-Bas, au Portugal, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Israël, l'avènement de Mme Thatcher et, naturellement, celui de M. Reagan.

Il est vrai, et on l'a souligné à plusieurs reprises dans ces colonnes, que ces derniers temps le balancier, d'une manière gé-

nérale, a poussé à droite. Croire qu'il va s'y immobiliser, c'est peut-être, tout de même, prendre ses désirs pour des réalités. M. Kreisky tient bon à Vienne. En Israël, l'échec de la gestion libérale de M. Begin est consommé et le retour au pouvoir de M. Shimon Pérès est probable, lors des élections de juin prochain. La « dame de fer », dont on attendait des miracles, s'est si bien débrouillée que le nombre des chômeurs a plus que doublé depuis qu'elle s'est installée à Downing Street. A en croire l'*Economist*, qui juge, d'ailleurs, « *passablement socialiste* » (*pretty socialist*) son projet de budget, il pourrait atteindre 3 millions avant l'été.

(Lire la suite page 14.)

Un « mort » à réveiller

(Suite de la première page.)

Le cabinet est divisé et les sondages catastrophiques pour les conservateurs qui voient, avec appréhension, s'approcher les élections locales de mai, tandis que le nouveau parti social-démocrate, lancé par M. Jenkins et Mme Williams, après leur rupture avec le Labour, a le vent en poupe.

Quant à la médication financière de M. Reagan, dont le meilleur économiste de France s'est fait un plaisir, l'autre jour, de contester la valeur, son succès est loin d'être acquis : ouvrons l'avant-dernier numéro de *U.S. News*, publication conservatrice s'il en est : « L'anxiété se repand à l'américaine », voilà ce qu'on peut lire en tête de son traditionnel bulletin de conjoncture. En France, même le contraste entre les propos du début de septennat et ceux d'aujourd'hui est saisissant. Et qui donc parlait, en 1976, de ramener l'inflation annuelle à 6 % ? Un socialiste ? Ou bien l'actuel premier ministre ?

La vérité c'est que le monde entier est en crise et qu'aucun des systèmes qui se disputent le pouvoir n'a réussi, jusqu'à présent, à l'en tirer, parce qu'aucun ne s'est adapté aux fabuleuses transformations qui, dans tous les domaines, ont marqué ce siècle. En conclure que l'un de ces systèmes, nommément le socialisme, est mort est sans doute aller aussi vite en besogne que ceux qui proclamaient, à la

fin d'un autre siècle, la mort de Dieu.

Le mot socialisme, au demeurant, est susceptible de bien des acceptions. Il y a d'abord le « socialisme scientifique » qui, dans une vingtaine de pays, est devenu, selon la formule consacrée, « réellement existant ». Il repose sur un dogme, que M. Lénine Brejnev vient de répéter dans son discours de clôture du vingt-sixième congrès : « Le socialisme va constamment de l'avant. Nous ne le croyons pas seulement, nous en sommes sûrs : notre objectif suprême sera atteint : la société communiste sera construite. [Quand ? c'est une autre paire de manches !] Nous en sommes convaincus parce que nous croyons en la vérité sacrée de nos idéaux. »

Sacrée : le maréchal-président-secrétaire général ne saurait mieux reconnaître le caractère proprement religieux de son adhésion au système qui, après l'avoir porté au faite des honneurs, éprouve tant de peine à lui désigner un successeur. Disons que sa foi charbonnière doit lui être bien utile pour ne pas voir ce qui ne va pas dans son royaume et dans les principautés soumises à son protectorat : c'est-à-dire, à part l'armée, l'opéra, le ballet et l'athlétisme, à peu près tout. Devenu sexagénaire, le régime qui

se voulait la jeunesse du monde ne compte plus ses rhumatismes.

La version social-démocrate elle aussi, est en difficulté. Presque partout elle est déchirée entre des courants contraires. En Grande-Bretagne, la rupture est consommée. En Allemagne fédérale, où le miracle économique tant vanté n'est plus qu'un souvenir, le neutralisme d'une quarantaine de parlementaires et l'opposition déclarée du ministre-président de Hambourg au nucléaire contribuent à rendre singulièrement inconfortable, six mois après sa victoire haut la main aux élections fédérales, la position de M. Helmut Schmidt : sa popularité est en chute libre dans les sondages, et il n'agace pas moins M. Ronald Reagan qu'il n'irrite M. Jimmy Carter.

Au Portugal, M. Mario Soares vient d'être exclu du parti qu'il avait ressuscité. En Espagne, il a fallu la tentative de coup d'Etat pour qu'on oublie les dissensions entre les deux composantes, marxiste et non marxiste, du parti socialiste. En Italie, il existe depuis longtemps deux partis, l'un socialiste et l'autre social-démocrate. En France, enfin, il va de soi que la bonne entente retrouvée de MM. Mitterrand, Rocard et Chevènement ne survivra pas nécessairement très longtemps à l'élection présidentielle.

naissance. Ce que François de Sainte-Marie définit dans un essai stimulant (1) comme « un socialisme global où l'homme se sente un compagnon (socius) pour l'homme. Ce qu'il s'agit de bâtir, écrit-il, c'est une société qui aide l'homme ». « Ce qu'il s'agit de bâtir, écrit-il, c'est une société qui aide l'homme à vivre cette aventure difficile de la vie, une société qui lui permette d'être moins seul et qui soit en fin de compte plus compréhensive que chacun de ses membres. »

Le rêve socialiste se pervertirait à ne plus s'appliquer qu'à la défense de privilégiés qui ne mesurent pas leur chance, et de structures bureaucratiques qui étouffent, au bout du compte, toute initiative. Il est né de la générosité, du refus de l'injustice, de la prise en compte des faibles, de tous ceux dont on avait oublié de prévoir la place au banquet de la vie. Y a-t-il plus grande injustice aujourd'hui que celle qui condamne à la sous-alimentation huit cent millions d'humains, dont quarante mille meurent chaque jour littéralement de faim ? Faire comprendre à des égoïsmes à courte vue que la relance de l'économie mondiale passe par la capacité des riches à aider les pauvres à s'arracher au sous-développement, ne devrait-ce pas être l'ambition première de ceux qui aujourd'hui se réclament du socialisme ?

Une vocation en partie accomplie

De telles contradictions sont naturelles. Elles sont le moteur même de la vie, et les systèmes totalitaires, en prétendant les occulter, ne font qu'accumuler les matériaux pour les explosions de l'avenir. La social-démocratie a accompli une partie de sa vocation historique : allée ou rivale des communistes, au pouvoir ou dans l'opposition, elle a joué un rôle fondamental ou déterminant, selon les cas, dans la transformation de la condition des salariés. Mieux, elle a rendu impensable un monde développe sans sécurité sociale, sans congés payés, sans assurance-chômage, sans retraites, sans allocations familiales, sans école publique, sans une certaine redistribution du revenu par l'impôt.

Arrivée là, elle s'interroge sur l'étape suivante, sans voir assez, dans bien des cas, malgré la commission Brandt, dont les socialistes Olof Palme et Edgard Pisani entre autres sont des membres actifs, que cette étape est vouée, quelle qu'elle soit, à l'échec, si elle ne procède pas de cette évidence que la relance de l'économie occidentale passe par le renflouement du tiers-monde. La querelle des nationalisations, qui a d'ailleurs perdu de son acuité, celle du nucléaire et même celle du neutralisme paraissent bien secon-

daires en regard de cet énorme enjeu.

Il n'y a pas, à bien y réfléchir, trente-six conceptions des rapports de l'homme et de la société. Il y en a deux : ou bien on se résigne à l'idée que l'homme est un loup pour l'homme, et, dans ce cas, sauf à tendre la joue gauche, on se fait soi-même loup. Ou bien on essaye d'humaniser l'humanité. C'est à quoi, dans la tradition des religions du Livre, s'est employé le socialisme. L'erreur fondamentale de ceux qui se réclament de Marx ayant été de croire qu'on ne viendrait à bout de la loi de la jungle qu'en utilisant ses propres recettes. Ce sont elles, en fin de compte, qui ont contaminé le « socialisme réel » et ont fait du rêve d'émancipation dont il était porteur le symbole même, aux yeux de tant d'hommes, de l'oppression.

Est-ce une raison pour jeter le manche après la cognée ? Le socialisme n'a échoué que dans la mesure où il s'est trompé sur lui-même, où il s'est pris pour une science, où il a cru que, les rapports de production étant la clé du devenir humain, il suffirait de les modifier pour que le paradis s'installe sur cette terre. Il a réussi, en revanche, dans la mesure où il a répondu à l'aspiration profonde qui lui a donné

AL,
EN JAPONAIS,
TES,
MERCIAUX,
POSITION,
ENT A
I JAPON.



JAL
PAN AIR LINES
mps-Élysées. Tél. 225.55.01



JOUR 1
PAR
EN

Paris. 75 av